

culturelle de la fin du ^{xix}^e et du début du ^{xx}^e siècle donna lieu à la naissance de l'Union Régionaliste Bretonne en 1898 et de la Ligue des Bleus de Bretagne en 1899, créations où « la vieille division entre Haute-Bretagne et Basse-Bretagne était une fois encore apparente » (p. 407), et où, « bien qu'opposées politiquement, les deux organisations exaltaient la culture bretonne » (p. 414).

L'ouvrage se termine en expliquant brièvement comment la Première Guerre mondiale, dans laquelle la Bretagne a subi des pertes disproportionnées en comparaison d'autres régions, a éveillé la province à « une autre réalité [...] et à un monde beaucoup plus vaste », et par une réflexion sur son identité dans la longue durée (p. 411-416). Les mouvements politiques régionalistes et autonomistes ont peu réussi à l'époque moderne. Mais Cunliffe est plus optimiste sur la contribution créatrice de l'actuelle culture bretonne au monde contemporain à travers la musique, la littérature, les beaux-arts et le cinéma. Il conclut cette présentation perspicace, enthousiaste et souvent très personnelle de l'histoire et de la culture bretonnes en affirmant : « Il est difficile de ne pas conclure que les Bretons [au ^{xxi}^e siècle] sont des gens en harmonie avec leur passé, leur patrimoine contribuant à leur vie quotidienne avec créativité. Mais la lutte constante pour maintenir leur identité les a rendus résilients et déterminés, et c'est ce qui conditionne leur attitude face à la vie » (p. 416).

Michael JONES

traduction Catherine LAURENT

Association abbayes cisterciennes de Bretagne, *Abbayes cisterciennes et territoires*, actes du colloque de Langonnet intitulé « Les cisterciens en Bretagne et leur environnement des origines à la Révolution » (3-4 octobre 2019) et textes introductifs de la table ronde de Timadeuc (5 octobre 2019), s. l., Association abbayes cisterciennes de Bretagne, 2021, 286 p.

Ce livre reproduit le texte de treize des seize communications présentées au colloque « Les cisterciens en Bretagne et leur environnement des origines à la Révolution » (Langonnet, 3 et 4 octobre 2019) et il se clôt par les deux interventions qui, le 5 octobre, ouvraient à l'abbaye de Timadeuc une table ronde intitulée « Abbayes cisterciennes et Territoires ». Ces rencontres organisées par l'association « Abbayes Cisterciennes de Bretagne », editrice de l'ouvrage, s'inscrivent dans le prolongement de celles montées en octobre 2015⁴.

Comme en 2015, André Dufief introduit le propos (p. 17-20). Il dit suivre la voie tracée par Georges Duby et Patrick Boucheron – érigés à parts égales en théoriciens du

4. Actes publiés en 2018 sous le titre : *Les abbayes cisterciennes bretonnes. Entre passé et avenir*. Voir mon compte rendu dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 2019, p. 493-496.

travail de l'historien – et fournit la teneur des contributions publiées dans le recueil. Il donne au mot « environnement » le sens de « milieu (x) », tant visible qu'invisible (le « ciel »). On s'étonne de ce qu'il ne relie pas cette notion au rapport des Cisterciens au monde, en s'aidant des récents travaux sur ce thème.

Hervé Le Goff (p. 23-34) reprend à nouveaux frais l'examen du seul texte qui relate la fondation de Notre-Dame de Bégard, une notice latine du ^{xvii}^e siècle souvent qualifiée de forgerie. La similarité de sa structure narrative avec d'autres récits de fondations monastiques remontant aux années 1120-1130 et sa compatibilité avec le contexte politique local orientent vers une trame authentique. L'auteur rappelle chemin faisant la polysémie du mot « fondateur » dans la documentation médiévale.

Julien Bachelier, dans une contribution dense et remarquablement cartographiée (p. 35-54), s'interroge sur la pertinence du concept d'environnement appliqué aux implantations cisterciennes des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Il dresse un état des connaissances disponibles sur le site naturel des abbayes cisterciennes bretonnes, sur leur environnement ecclésiastique et sur leur insertion dans les structures socio-économiques. Il constate une extrême diversité des situations, qui empêche de dégager des tendances générales, hormis la prédilection pour les confins (diocésains, paroissiaux, voire entre milieux naturels).

Jean-Yves Plourin propose (p. 55-74) d'examiner l'impact du mouvement cistercien sur la toponymie bretonne, en partant du nom de l'Ellé, la rivière qui jouxte l'abbaye de Langonnet. Reflet d'une érudition vertigineuse, son exposé éclaire la genèse de la toponymie régionale. On pourra certes regretter que l'auteur ne se soit pas davantage concentré sur les changements provoqués par l'arrivée des moines blancs : il renvoie à l'« Âge des Saints » bien plus souvent qu'à l'« âge cistercien ». Mais c'est peut-être là un indice supplémentaire de la faible influence des Cisterciens sur les toponymes de Bretagne.

Merlin Muzellec confronte les données textuelles et archéologiques relatives à la morphologie de l'abbaye de Coatmalouen (p. 75-94). Il ne confirme pas la datation traditionnelle de 1142 et voit dans cette création frontalière un acte d'affirmation territoriale de la part des comtes de Bretagne. Il présente les atouts du site : les ressources habituelles – pierre, bois, eau – et une orographie propice à la construction de bâtiments sur un même plan. Celle-ci n'a pas empêché l'édification de terrasses étagées, ainsi que l'aménagement d'étangs à vocation piscicole et d'assainissement, de même que celui d'un système de captation de sources permettant d'alimenter en eau le monastère. Ces constructions ne sont pas toutes médiévales. De même, la description de l'abbatiale, du carré claustral et des autres édifices se fonde sur des indices textuels et des vestiges archéologiques datant au mieux de la fin du ^{xv}^e siècle. Le rapport au milieu s'envisage ici dans un temps long.

Jean-René Ladurée étudie le contexte d'emploi du mot « grange » (*grangia*), polysémique, dans les écrits sur le temporel de l'abbaye de Boquen aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles

(p. 95-110). Il ne relève qu'un exemple, tardif de surcroît, d'implantation délibérée appelée « grange » (Saint-Cado en Sévignac). Il note la concurrence croissante des dénominations laïques et conclut, preuves à l'appui, à l'absence de modèle normalisé de grange.

Le cartulaire de Saint-Aubin-des-Bois, examiné par Cédric Jeanneau (p. 111-134), exceptionnellement riche et à finalité plurielle (entre usage pratique, outil juridique pour défendre la propriété monastique, description mémorielle de la constitution du temporel de l'abbaye et projection de l'idéal cistercien), montre, lui aussi, une gestion très éloignée du *topos* des « moines-défricheurs » : au fil du ^{xiii}^e siècle, c'est l'accumulation de revenus réguliers (rentes, dîmes, droits) en nature qui l'emporte, les granges servant de lieux de stockage plutôt que de centres d'exploitations agricoles autonomes animés par des convers. Des contreparties spirituelles (sépultures dans l'enceinte du monastère, confraternité, chapellenies) renforçaient parfois les liens avec les donateurs.

André Dufief décrit les débuts de l'abbaye de la Vieuville (p. 135-150). On aurait là l'illustration parfaite, au ^{xii}^e siècle, de « moines-défricheurs » dotés par les seigneurs locaux de terres incultes (marais, landes, forêts) qu'ils mettaient en valeur par déboisement, assèchement ou poldérisation. En réalité, non seulement le mouvement avait commencé avant eux, mais les textes ne campent guère des « moines blancs au travail ». Ils mentionnent peu de granges. Peut-être l'auteur aurait-il pu faire l'économie des développements sur les mythes ou usages préchrétiens du Mont-Saint-Michel, du Mont-Dol et de la forêt de Scissy.

Brice Rabot compare la mise en valeur agricole des Cisterciens avec celle des Bénédictins et des seigneurs laïques du comté de Nantes aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles (p. 151-167). Tous semblent appliquer les mêmes méthodes (le recours aux terrages et aux complants, par exemple), à cette nuance près que le temporel des moines blancs restait dispersé et hétérogène, ce qui nécessitait un personnel particulièrement nombreux.

Pierre Martin procède à une étude sociale des tenanciers travaillant dans les pêcheries de l'abbaye de moniales cisterciennes de Notre-Dame-de-la Joie, à Hennebont, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle (p. 169-188). Hommes et femmes, issus de la petite bourgeoisie des environs, ils voyaient dans la location de ces fermes un espoir d'enrichissement personnel et un outil d'élévation sociale les rapprochant des seigneurs d'Hennebont. La compétition croissante autour des prises de saumon atlantique, source d'après conflits et de braconnage, leur rendit la tâche de plus en plus difficile en dépit du soutien des religieuses.

Erwan Le Franc illustre le renouveau architectural des abbayes cisterciennes bretonnes aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles par trois exemples masculins et morbihannais : Languenet, Lanvaux et Prières (p. 189-205). Textes, plans et vestiges archéologiques confirment les deux temps forts de la restauration (^{xvii}^e siècle) – synonyme de destruction ou d'absorption des bâtiments médiévaux – puis de l'embellissement

(jusqu'à la Révolution). Le plan originel, autour du carré claustral, était respecté mais l'on n'hésitait pas à s'inspirer de l'ornementation des châteaux alentour. La chronologie des travaux et leurs résultats, conditionnés par les moyens disponibles et les choix de l'abbé, varient d'un site à l'autre.

Pierre-Laurent Constantin, après avoir retracé l'histoire de Notre-Dame-de-la-Joie – qui reste largement à écrire –, examine le profil et l'activité de ses (onze) abbesses aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles (p. 207-226). Issues le plus souvent de la noblesse d'épée – pas forcément bretonne – et nommées parfois sur décision royale, elles n'accédaient à l'abbatiate que vers la cinquantaine. Elles y demeuraient longtemps, entourées d'un certain confort, et se faisaient volontiers portraitureur, crosse à la main, en manteau d'hermine et à côté de leurs armoiries familiales.

Marie-Luce Boschiero-Trottmann étudie cinq livres de chœur réalisés au début du ^{xix}^e siècle dans le *scriptorium* des moniales cisterciennes de Sainte-Catherine de Laval, sous l'impulsion de sa fondatrice et première abbesse, Élisabeth Piette, dans un contexte d'afflux des novices au lendemain de l'errance révolutionnaire (p. 227-251). Les procédés, artisanaux (pochoirs), reflètent le manque de moyens autant que l'esprit cistercien, non sans inventivité. Ces livres ont servi de modèle à d'autres livres de chœur conservés en Bretagne. Les comptes rendus (« cartes ») de visite montrent l'attention portée par les « visiteurs » à l'exécution du chant liturgique, parfois jugé « trop haut » ou impliquant trop peu de participantes.

La dernière contribution, due à la plume experte de Georges Provost (p. 253-271), pose les jalons d'une histoire de la réforme cistercienne en Bretagne aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles à partir des 112 « cartes de visite » repérées à ce jour dans les monastères masculins. Quatre phases se dessinent : la restauration des communautés au début du ^{xvii}^e siècle ; la volonté de faire triompher la réforme (celle de l'Étroite observance à partir des années 1660, depuis Prières, et avant cela, depuis Bégard, en lien avec Port-Royal) – accompagnée de l'élaboration de règlements de plus en plus détaillés (dont des mesures que l'on qualifierait aujourd'hui d'intrusives, tel ce trou creusé dans les portes des cellules) ; l'installation ensuite d'une certaine « routine », suivie à la fin du ^{xviii}^e siècle d'une complaisance évidente cherchant à pallier le reflux des vocations. Malgré les limites inhérentes à ce type de sources, on relève des constantes (les relations entre moines et laïcs), des résistances et des aménagements à peine voilés (sur l'abstinence) mais peu de « dérapages individuels ».

Au total, bien que la notion « d'environnement » demeure à l'arrière-plan de certaines contributions, ce livre dense, précis et rigoureux apporte des matériaux neufs à l'histoire des Cisterciens de Bretagne, en particulier sous l'angle de leur insertion dans le milieu local et régional. Il comporte peu de coquilles (« Chartres » au lieu de « Chartres » p. 26, « hongrois » au lieu de « tchèque » p. 95, « Miremont » au lieu de « Miramon » p. 133, « dénote » pour « détonne » p. 47 et 50, « acceptation » pour « acception » p. 36, « Moyen Âge » souvent mal orthographié...) et de rares anomalies

formelles (un glissement malencontreux dans les notes de la p. 27, des titres différents dans le sommaire de ceux qui surmontent chaque contribution). Ces menus défauts n'ôtent rien à la valeur intrinsèque de l'ouvrage.

Marie-Madeleine de CEVINS

Laurent GUITTON, *L'obituaire de l'église paroissiale Saint-Sauveur de Dinan*, publié sous la direction de Jacques VERGER, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, col., « Recueil des historiens de la France, Obituaires », série in-8°, vol. XXIII, 2021, 487 p., 18 pl. hors-textes.

Laurent Guitton, fin connaisseur du Dinan médiéval, qui avait déjà publié un travail iconographique portant en partie sur une clef de voûte de l'église Saint-Malo⁵, réitère avec un travail s'attachant à l'obituaire de l'église desservant l'autre paroisse de Dinan, Saint-Sauveur. Après une préface de Jacques Verger, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, remarquant qu'il s'agit du seul obituaire breton publié dans la belle collection de cette institution, l'auteur présente, en 184 pages, ce manuscrit de 448 folios, conservé à la Bibliothèque municipale de Dinan et qui fit, en 1980, grâce à Loïc-René Vilbert, l'objet d'une restauration par les services de la Bibliothèque nationale de France. Ce « grand livre » (335 x 245 mm) est relativement célèbre parce qu'il mentionne la fondation, en 1358, par le connétable de France Bertrand du Guesclin (dont le cœur fut inhumé dans le tout proche couvent des Dominicains), de « troys messes a estre dictes par troys jours de la sepmaine ». En 1527, le notaire apostolique Louis Lydec, chargé de compiler en un document unique toutes les traces des fondations – chartes, testaments, comptes paroissiaux – dispersées dans les archives de Saint-Sauveur, en énuméra près de 250, la plus ancienne datant de 1309.

Organisant le texte par ordre calendaire, il rédigea les notices sous une forme standardisée, fournissant l'identité du fondateur, parfois son état, la dotation (le revenu affecté à l'obit), l'année de fondation et le nom du notaire ayant passé l'acte ; ce texte, austère par essence, offre toutefois quelques décorations iconographiques lettrines ou initiales ornées de figures grotesques, reproduites pour certaines dans les planches hors-textes.

L'usage d'un tel ouvrage était de faciliter la tâche des bénéficiaires, les ecclésiastiques chargés de célébrer les services de 37 chapellenies et 220 obits, ce qui, au début du xvi^e siècle, représentait à peu près 14 ou 15 messes par jour, soit

5. GUITTON, Laurent, *La malédiction des sept péchés. Une énigme iconographique dans la Bretagne ducale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018 ; compte rendu, DEHOX, Esther, *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. xcvi, 2018, p. 398-400.